

Christophe Donner Banier dans la chambre de Picasso.



Elle est immense, plus de 3 m de long, 1,20 m de hauteur. Léviathan émergé d'une autre immensité d'images, 750 000 photographies, dit François-Marie Banier. Celle-ci fixe l'absence de Picasso, une dizaine d'années après sa mort, dans sa chambre, vide, avec ce lit, vide, cette cheminée, froide, et ce fauteuil qui regarde encore et sur le dossier duquel, vingt ans plus tard, le photographe s'est mis à écrire, avec frénésie: « Pardonnez-moi, j'ai pris toute la place. » La photographie prenait elle-même beaucoup de place, lors de son exposition, chez Christie's, durant les quelques jours précédant la vente, le 12 novembre. 2 300 visiteurs, un record, on n'avait jamais vu ça, et les

gens passaient du temps devant l'immensité, à déchiffrer les phylactères, en lignes, en courbes, en volutes. Au-dessus de la table de chevet: « *Maintenant, la vérité encore, nous ne sommes, Jacqueline et moi, restés que cinq minutes dans cette chambre à coucher.* »

La chanson de Paquita la del Barrio, *Como voy a vender*, me revient: « *Maintenant qu'il est parti, tout le monde me dit: "Pourquoi tu ne vends pas tous ces trucs qu'il a laissés?"* » Je hoche la tête en disant: « *Non. Comment je vais vendre la chaise où il se reposait, le lit où il dormait, l'oreiller où il a parfois rêvé de moi, le tapis qui garde l'empreinte de ses pas?* » A Mexico, j'étais retourné sur les traces d'un amour perdu, j'entrais dans la maison, la chambre habitée par d'autres, je filmais ça, je montais seul

jours, des pages et des pages qui nourrissent un autre Léviathan. Il y a aussi des centaines, des milliers de tableaux, complètement cinglés, que personne n'a vus. Il y a l'affaire avec la fameuse vieille dame et ses millions qui ont produit des millions de rumeurs et de conversations fabuleuses, bouillons d'envies, de sidérations, symphonies des plaintes de ceux qui ne sont pas à plaindre. Et, au travers de ces énormités, un fil court et draine, blesse et ravit, contredit tout, la drôlerie.

JE L'AI FILMÉ DANS SON ATELIER, L'INTERROGEANT SUR CETTE PHOTO (*La Chambre de Picasso à Vauvenargues, 2007*) qui venait d'être vendue à un prix record (67 000 €). Il est sérieux, grave, il essaie de comprendre à quoi rime cette photographie que les collectionneurs se sont disputée. « *Il est évident que, derrière les photos, derrière l'écriture, l'esprit choisit son camp.* » Des phrases comme ça, dont vous pouvez retrouver la musique, essentielle, en regardant « l'enrichissement » sur votre iPad. Mais je cherchais autre chose, j'espérais le moment où allait naître ce sourire qui élucide le mystère qui s'est créé autour de lui, et pas seulement à cause de l'affaire. Et comme ce sourire ne venait pas, idiotement, j'ai arrêté la caméra, juste avant qu'il commence à se marrer. Mais peut-être a-t-il commencé à rire quand il a su que l'appareil était éteint. Je reviendrai, j'espère, attraper ce moment où le sérieux social se relâche, l'orgueil le suit, et tout s'éclaire enfin. Je parle d'éclair d'intelligence, la malice dévoilée, celle de l'enfant devant son père fouettard, la potiche brisée sur le sol, à ses pieds, et ce sourire qui décourage le châti-

A voir, à lire

« FRANÇOIS-MARIE BANIER. WRITTEN PHOTOS », catalogue de l'exposition à la Villa Oppenheim, Berlin, 2007, Dieter Appelt Ed., 83 € (sur www.chapitre.com). « LA CHAMBRE DE PICASSO À VAUVENARGUES », photographie de François-Marie Banier, 2007, tirage argentique rehaussé à l'encre noire et blanche, signé et daté à l'encre (sur l'image), 120 x 320 cm.

« Ce qui fait la valeur de cette photo, c'est le moment particulier qu'elle fixe. L'absence de Picasso, dans sa chambre, vide, avec ce lit, vide, cette cheminée, froide, et ce fauteuil qui regarde encore. »

dans un taxi, et filmais la banquette, vide, et ma voix courait là-dessus. L'espagnol est la langue des nostalgies agréables.

L'atelier de l'écrivain photographe François-Marie Banier est habité par de nombreux tirages gigantesques, très soigneusement exécutés, en attente d'être « racontés », ou sacrifiés à une écriture qui ne connaîtra pas de repentirs. Il dit aussi qu'il écrit tous les

ment, étourdit la morale. Pardonnez-moi, j'ai pris toute la place. Ce qui fait la valeur de cette photo, c'est le moment particulier qu'elle fixe dans l'obsession de Banier. Car lui a connu, photographié tout le monde, n'a jamais rencontré Picasso et, quand Jacqueline lui ouvre la porte de sa chambre, elle le place en face de son regret qui fait chorus avec son deuil à elle. ☹



Sur iPad, DÉCOUVREZ DES CONTENUS ENRICHIS ET DES VIDÉOS EXCLUSIVES.